ROMANIA

RECUEIL TRIMESTRIEL

CONSACRÉ A L'ÉTUDE

DES LANGUES ET DES LITTÉRATURES ROMANES

PUBLIÉ PAR

PAUL MEYER ET GASTON PARIS

Pur remenbrer des ancessurs
Les diz et les faiz et les murs.
WACE.

11e ANNÉE — 1882

PARIS

F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU

Reprinted with the permission of Librairie Honoré Champion Éditeur
JOHNSON REPRINT CORPORATION KRAUS REPRINT CORPORATION

III.

Vendée (pays de Retz).

C'est le conte de fils Louis
Qui se promène en sos prairis. } *bis*

En son chemin a rencontré
La Mort qui lui a demandé ;
A rencontré dans son chemin
La Mort qui lui dit pour certain :
« Aimes-tu mieux mourir cette nuit
Que d'être sept ans à languir ?
Aimes-tu mieux mourir à présent
Que d'être sept ans languissant ?
— J'aime mieux mourir cette nuit
Que d'être sept ans à languir ;
J'aime mieux mourir à présent
Que d'être sept ans languissant. »

« Réjouis-toi, beau fils Louis,
Car tu es le père d'un fils. } *bis*
— Un homme qui se voit mourir
Comment peut-il se réjouir ? } *bis*
Tournez mon lit du haut en bas,
Que ma femme ne m'entende pas. » } *bis*
Le lit ne fut pas plus tôt tourné
Que le beau Louis a trépassé. } *bis*

« Oh ! dites-moi, ma mère, ma mie,
Qu'est-ce que j'entends sonner ainsi ? } *bis*
— Ma fille, on fait la procession
Tout à l'entour de la maison. } *bis*
— Oh ! dites-moi, ma mère, ma mie,
Pourquoi j'entends pleurer ici ?
—Ma fille, il y a bien de quoi pleurer :
Un couvert d'or nous est volé.
— Ah ! dites-moi, ma mère, ma mie,
Qu'est-ce que j'entends frapper ici ?
— Ma fille, ce sont les maçons
Qui raccommodent la maison.
— Ah ! dites-moi, ma mère, ma mie,
Quel habit mettrai-je aujourd'hui ?
— Prenez du noir, prenez du blanc,
Mais le noir est plus convenant.
— Oh ! dites-moi, ma mère, ma mie,
Pourquoi la terre est rafraîchie ?
— Je ne peux plus vous le cacher,
Votre mari est enterré.
— Ouvre, tombeau, ouvre, rocher !
Avec mon mari je veux aller. »

(Envoi de M. Noblet.)

IV.

Sans indication d'origine.

« Réjouis-toi, mon fils Louis :
Ta femme vient d'accoucher d'un fils.
— Hélas ! comment se réjouir
Un homme qui se voit mourir ?
« Ah ! dites-moi, ma mère, m'amie,
Qu'est-ce qu'on entend sonner ainsi ?
— Ma fille, c'est notre grand roi [Henri [1]
Qui fait son entrée dans Paris.
— Ah ! dites-moi, ma mère, m'amie,
Qu'est-ce qu'on entend frapper ainsi ?
— Ma fille, ce sont les maçons
Qui raccommodent nos maisons.
— Ah ! dites-moi, ma mère, m'amie,
Qu'est-ce qu'on entend chanter ainsi ?
— Ma fille, ce sont les processions
Qui font le tour de nos maisons.

1. *Var.* Louis.

— Ah! dites-moi, ma mère, m'amie,
Quel habillement prendre aujourd'hui?

— Prenez le blanc, prenez le gris,
Prenez le noir, le plus joli.

— Ah! dites-moi, ma mère, m'amie,
Pourquoi le noir le plus joli?

— Ma fille, toute femme qui se lève [d'enfant,
Le noir leur est plus revenant.

— Ah! dites-moi, ma mère, m'amie,
Pourquoi les cierges fument ainsi?

— Ma fille, je ne puis plus le cacher :
Votre mari est mort, enterré.

— Fendez, rocher, ouvrez, tombeau!
A mon mari je veux parler.

Ma mère, retournez au logis,
Car moi je sens la chair pourrie. »

(Envoi de M. de Cuers.)

V.

Poitou (Bas-Poitou et Vendée).

Quand Jeon Renaaud sit marié
A la guerre s'en at été;
Sa mère qu'atait au creneau
Attendait trejou Jeon Renaaud.

Quand Jeon Renaaud de guerre vint
Oque ses tripes on sa main,
Sen estoumac on sen chapea
Sen cûr covert de son mentea.

« Mon fils, o faut te rejoui :
Ta femme at accouché d'un fils.
— De ma femme ni de men fils
Men cûr sarait se réjoui.

Ma mère, fasez faire in lit
Tot au pus haut de quiau logis.
Fasez lou haaut, fasez lou bas,
Mais que ma mie ontonde pas.

Si y trépasse vers ménit,
Que l'on m'enterre vers midi. »
Et quond o sit sus le ménit,
Paauvre Jeon Renaaud trepassit.

Mais quand o sit au matin jou,
Que la cloche sounait trejou :
« Mère, que veut dire ceci
Que les cloches sounont ainsi?

— Ma feille, ol est in étronger
Dans la ville qui vout ontrer.
— Quond Jeon Renaoud arrivera
Porte euverte trejou sera. »

Mais quond o sit au matin jou,
Que les valets criant trejou :
« Mère, que veut dire ceci
Que les valets crionT ainsi?

— Ma feille, le chevaau morea
S'étranglit anit au ratea.
— Quond Jeon Renaaud arrivera,
Gl'en améra plus beas que ça. »

Mais quond o sit au matin jou,
Que les breillons criant trejou :
« Mère, que veut dire ceci
Que les breillons crionT ainsi?

— Ma feille, ol est in bea linceu
Qu'a la buée all' ont perdu.
— Quond Jeon Renaaud arrivera,
Apportera pus beas que ça. »

Mais quond all' allit dans les champs,
Que les bregères chantiant :
« Vela la dame de la cour,
Sen homme est mort dompis in jour.

A sen état on quiau moumont
Le ner irait meux que le bllonc. »
« Mère, que veut dire ceci
Que quies feilles chantont ainsi?

— Ma feille, ol est qu'a vous disont
Que le ner va meu que le bllonc.
— Quond Jeon Renaaud arrivera,
Y m'habeillerai meu que ça. »

Mais au logis quond a rontrit,
Les gas portiont sen mari.
« Mère, que veut dire ceci
Que quies hommes portont ainsi?

— Chère feille, ol est in infont
Que non[1] porte a baptisemont.
— Quond Jeon Renaaud arrivera,
Tôt baptiser onfont faudra. »

Mais à l'egllise se rendit
Et vit le corps de sen mari :
« Ah! mère, vous m'avez caehé
La mort de men Renaaud aimé!

Adieu, chatea, radieu, pllaisir!
Y m'en retorne on men pays.
— Dans ton pays si te t'on vas,
Ten onfont qui le sognera?

— Mère, garderez men onfont,
Et l'éléverez sagement.
Véci la cllé de men logis,
Et démézy : tot est à li. »

Et le ser meme a s'onnongit,
Et le jou d'omprès trépassit.

(Envois de M. Beauchet-Filleau et de M. Noblet, collationnés par M. Rathery.)

VI.

Rouen.

Quand Renaud de la guerr' revint
Il en revint triste et chagrin.
« Tenez, ma mère, mes boyaux
Qui sont dessus mes deux chevaux.

—Bonjour, Renaud, bonjour, mon fils :
Ta femme est accouchée d'un fils.
— Ni de ma femme ni de mon fils
Je ne saurais me réjoui.

Qu'on me fasse vite un lit blanc
Pour que je m'y couche dedans. »
Et quand ce vint sur le minuit
Le beau Renaud rendit l'esprit.

« Dites-moi, ma mère, ma mie,
Qu'est ç'que j'entends pleurer ici?
— C'est un p'tit page qu'on a fouetté
Pour un plat d'or qu'est égaré.

— Dites-moi, ma mère, ma mie,
Qu'est c'que j'entends cogner ici?
— Ma fille, ce sont les maçons
Qui raccommodent la maison.

— Dites-moi, ma mère, ma mie,
Qu'est ç'que j'entends sonner ici?
— C'est le p'tit dauphin nouveau-né
Dont le baptême est retardé.

— Dites-moi, ma mère, ma mie,
Qu'est ç'que j'entends chanter ici?
— Ma fille, ç'sont les processions
Qui sortent pour les rogations.

— Dites-moi, ma mère, ma mie,
Quelle robe mettrai-je aujourd'hui?
— Mettez le blanc, mettez le gris,
Mettez le noir pour mieux choisi.

— Dites-moi, ma mère, ma mie,
Qu'est ç'que ce noir là signifie?
— Tout' femme qui relèv' d'un fils
Du drap de saint Maur doit se vêti.

— Dites-moi, ma mère, ma mie,
Irai-je à la messe aujourd'hui?
— Ma fille, attendez à demain,
Et vous irez pour le certain. »

Quand ell' fut dans les champs allée,
Trois p'tits garçons s'sont écrié :
« Voilà la femme de ce seigneur
Qu'on enterra hier à trois heures. »

Quand elle fut dans l'église entrée,
D'l'eau bénite on y a présenté,
Et puis levant les yeux en haut
Elle aperçut un grand tombeau.

1. *Var.* l'on.

« Dites-moi, ma mère, ma mie,
Qu'est ç'que ç' tombeau-là signifie ?
— Ma fille, je n'puis plus vous l'cacher :
C'est vot' mari qu'est trépassé.

— Renaud, Renaud, mon réconfort,
Te voilà donc au rang des morts !
Divin Renaud, mon réconfort,
Te voilà donc au rang des morts ! »

Elle se fit dire trois messes.
A la première ell' se confesse,
A la seconde ell' communia,
A la troisième ell' expira.

(Envoi de M. Ed. Jüe, lequel avait appris cette chanson dans son enfance, il y a 30 ans (en 1852), d'une tante qui la tenait d'une vieille religieuse.)

VII.

Bourbonnais.

Quand Jean Renaud de la guerre vient, } *bis*
Soutenant son ventre à la main,
Son cœur palpite dans son sein
Quand il voit sa mère le long du chemin.

« Oh ! réjouis-toi, Jean Renaud, mon [fils :
Ta femme est en couches d'un beau fils.
— Oh ! pour femme et enfant m'y [faudrait qu'un lit blanc,
Que mon cœur alle mourir dedans. »

Quanté ça fut sur la minuit,
Vla que Jean Renaud a décédé.
Vla les sarvantes s'y mettant toutes à [pleurer,
Et les valets tous à soupirer.

« Vou'l mi direz, ma mère, m'amie,
Qui que nos sarvantes ont tant crié ?
— C'est le plus beau de nos plats [d'argent
Qu'al ont fendu en l'éclardissant.

— Vou'l mi direz, ma mère, m'amie,
Qui que nos valets ont soupiré ?
— C'est le plus beau de nos chevals
Qu'il ont trouvé mort à l'écurie.

— Vou'l mi direz, ma mère, ma mie,
Qu'est ce qui sonnont tant aujord'hui ?
—Ah ! c'est un paisan qu'il est mort ;
C'est aujord'hui qu'i l'enterront.

« Vou'l mi direz, ma mère, m'amie,
Sonneront i tant pour un paisan ?
— Oh ! oui, oh ! oui, oh ! oui, ils [sonneront tant,
Mon fils (*sic*), pour de l'argent.

— Vou'l mi direz, ma mère, m'amie,
Queus habits j'y prendrai aujord'hui ?
— Prenez le vert gris, prenez le gris,
Prenez le noir pour le plus joli.

— Vou'l mi direz, ma mère, m'amie,
Qui ceus petits pâtres ont tant dit.
— Il ont dit : C'est la femme de Jean [Renaud le grand
Que va à la messe de relevée d'enfant. »

La terre fendit, la terre s'ouvrit, } *bis*
La belle apprit que c'était son mari.

(Envoi du recteur de l'Académie de l'Allier ; chanté par une femme de 72 ans.)

VIII.

Bretagne (Loudéac).

Chez Madame du Clos Lourmeau
On dit qu'il y a de beaux chevaux ;
Quand ils marchaient sur ces pavés,
Toute la ville olle en tremblait.

Ne sont pas les clous qui font ça,
C'est l'or et l'argent que li a,
Pour delivrer son fils Léouis
Qu'est dans les prisons de Paris.
« Mon fils Léouis, que s'y a-t-i ?
Qui vous tient renfermé-z-ici ?
— Hélas ! ce sont les ornements
Que j'ai dérobés au saint sacrement.
— Mon fils Léouis, réjouis-toi :
Ta femme a eu un fils hier au soi.
— Je ne saurais m'y réjouir
Ni pour ma femme ni pour mon fils ;
Hélas ! comment m'y réjouir
Un homme qui est près de mouri,
Qui voit sa châsse au pied de son lit,
Le linge pour l'enseveli ?
Je veux mourir à la chandelle
Et enterrer à la lanterne.
Sonnez mon glas bien doucement,
De crainte que ma femme ne l'entend. »

« Hélas ! maman, que t'y a-t-i
Que nos cloches sonnent à ménuit ?
— Hélas ! ma fille, ce sont les gens du [roi
Qu'ont entré à Paris hier au soi.
— Il ont entré bien d'autres fois,
Que nos cloches ne sonnaient pas.

— Hélas ! maman, que t'y a-t-i
Que nos valets pleurent ainsi ?
— Ma fille, c'est un de leurs chevaux [gris
Qu'ils ont trouvé mort à l'écurie.
— Pour un cheval faut-il pleurer ?
N'avont-i pas de l'or, de l'argent-z assez
Pour deux ou trois chevaux acheter ?

— Hélas ! maman, que t'y a-t-i
Que nos servantes pleurent ainsi ?
— Ma fille, c'est un de leurs plats d'or
Qu'elles ont égaré par leur faute.
— Pour un plat d'or faut-il pleurer ?
N'avont-i pas de l'or, de l'argent-zassez
Pour deux ou trois plats d'or acheter ? »

Quand fut pour à la messe aller,
Son habit rouge elle demandait ;
Son habit rouge elle demandait,
Le noir on lui a présenté.
« Hélas ! maman, que t'y a-t-i
Qu'on me présente cet habit ?
— Une femme fraîche d'enfant,
Le noir lui est fort avenant.

— Hélas ! maman, que t'y a-t-i
Que nos tombeaux sont rafraîchis ?
— Ma fille, je ne peux vous le celer,
C'est votre amant qu'est enterré.

— Maman, mettez la clef sous l'oreil-
Jamais au pays je n'irai. [ler :
— Ma fille, allons nous en veni,
Aussi faire votre enfant nourri.
— Maman, j'y ai de bons parents
Qui l'élèveront bien chaudement. »
Près du tombeau elle restit,
Et tôt après elle mourit.

IX.

Limoges (XVIIe siècle [1]).

L'ARNAUD L'INFANT.

L'Arnaud l'infant tourno dau camp,
On' ei tant triste, tant doulent.
Quand so mai lou veu revenir
De plosei se po pas tenir.
« Rejauvi te, l'Arnaud l'infant,
To fenno ho gu un bel efant.
— Per mo fenno ni per moun fî
Ne pode pas me rejauvî.
J'ai trei bale dedin moun corps :
Lo mindro me meno a lo mort.
Ah ! mo mai, fazei me moun lie
Que mo fenno n'entende re.
Mettei li me dau linceu blancs,
Que n'y restarei pas longtemps ;
Mettei li mo dau linceu fî :
Sirai mort avant lou mandî. »

1. Je ne sais sur quelle autorité s'appuie cette date.

Quand lou mieine fuguei riba,
L'Arnaud l'infant ogue choba.
« Ah ! mo mai, qu'arribo-t eici
Que sautrei purâ tant aqui,
Que lous valei n'en credein tant
Et lâ pauchô vont surpurant?
— Mo fillo, qu'ai lou chovau gris
Que s'ei etranlia din l'écuri.
— Ni per chovau ni per jumein
Ne menei pas tant de turmein :
L'Arnaud l'infant tourno dau camp;
N'en menoro de gris, de blancs.

« Ah ! mo mai, qu'arribo-t eici
Que se martello tant aqui ?
— Mo fillo, qu'ei lou charpentier
Que tourno doubâ l'escolier.

— Ah! mo mai, qu'arribo-t eici
Que se perchanto tant aqui ?
— Mo fillo, qu'ei la proucessi :
Segno-te, prejo lou boun Di. »

Quand vengué lou dimar mandi.
« Ah ! mo mai, bolia mou habi.
— Quitto lou gris, quitto lou vers,
Que lous negrei accordein mier.
— Ah ! mo mai, qu'arribo-t eici
Que faut que io changne d'habi ?
— Touto fenno qu'ho gut un fî
Merito bien changnâ d'habî ;
Lo fenno qu'ho gut un efant
Deu bien pourtâ lou dou un an. »

« L'Arnaud l'infant ei enterra,
Mâ so vevo lo n'au so pâ.
— Ecoutâ, écoutâ, mo mai,
Ce que disein notrei valei.
— I disein de nous vitemî,
Que lo messo vai tôt sounî. »

Quand sigue lâ lando passa,
Lâ bargierâ l'han rencountra.
« L'Arnaud l'infant ei enterra,
Ma so vevo lo n'au so pâ.
— Ecoutâ, écoutâ, mo mai,
Ce que lâ bargerâ disein.
— Las disein de nou avança,
Que lo messo vai commença. »

Au cementeri arriba :
« Ah ! mo mai, mo mai, regardâ
Lou brave toumbeu qu'han fa fâ !
Dijâ me per qui, s'il vous plâ.
— Ah ! ne t'au pode pu cachâ :
L'Arnaud l'infant l'y ai enterra.

— Ah ! mo mai, vous avia bien tort
De l'î me vei cacha so mort !
Si lou toumbeu se poudio ebri,
Irio embrassa moun mari.
Vequi la cliau de moun argein,
De moun menage prenei suein.
Si terro e ciau s'assemblavan,
Restorio coumo moun aman. »

De ben credâ, de ben purâ,
Lou toumbeu s'en ei enmeita,
Et l'o li veu l'Arnaud l'infant
Que parei denguera vivant.
I disein que lo purei tant
Que de lo mai et de l'efant,
Putôt de lou laissâ doulent,
Lou bon Dî chabei lou turment.

(Envoi de M. Lafont.)

X.

Provence.

De la guerro des aganaous[1]
Regnaou s'en es vengu maraou.
Sa mero qué l'a vis veni
L'a irte prépara lou lit.

« Ma mère, faites moi le lit
Et faites le moi bien joli ;
Faites le haut, faites le beau :
Il me servira de tombeau. »

« O ma mèro, qu'ès arriba
Qué lou moundé fan qué parla ?
— Ma fille, on dit que tu as un bel [enfant,

1. Etourmeaux.

Que Dieu te le conserve longtemps.

— De mon enfant je me soucie bien,
Pourvu que l'on se porte bien.
Quand Rainaud de l'armée viendra
Un bel enfant me trouvera.

O ma mère, qu'es arriba
Que lou moundé fan que piqua?
— O ma fille, ce sont les maçons
Qui raccommodent la maison.
— De la maison je me soucie bien,
etc.

O ma mère, qu'es arriba
Que lou moundé fan qué canta?
— Ma fille, c'est la procession
Qui passe autour de la maison.
— De la procession je me soucie bien,
etc.

Ma mère, qué raubo métrai
Qu'ouro din coucho sourtirai?
— Ma fille, du blanc et du gris;
Le noir sera le plus joli. »

« O ma mère, qué bèou tombèou!
Qué jamaï n'ai vis de tant bèou.
— Ma fille, ne veux-tu pas qu'il soit [beau,
Puisque dedans il y a de tes os?

— O santo peyro, durbé ti!
Vouoi mouri émé moun mari. »
La santo peyro si durbé,
Elle dedins li descendi.

(Envoi de l'abbé Tisserand.)

XI.

Quercy (Sérignac).

Version française.

Quand Arnaud revient de la guerre,
Portant les armes à la main,
Sa mère est dans son château,
Qui voit venir son fils Arnaud.
« Mon fils Arnaud, réjouis-toi :
Dès aujourd'hui tu as un roi.
— Ni pour un roi, ni pour un fils
Je ne puis pas me réjouir.
Serbante, apprête-moi le lit,
Car je dois mourir cette nuit. »

« Dis-moi, maman, ma belle amie,
Qu'est-ce que j'entends frapper ici?
— Ma fille, c'est le charpentier
Qui raccommode l'escalier.

— Dis-moi, maman, ma belle amie,
Qu'est-ce que j'entends pleurer ici?
— Ma fille, ce sont les voisins
Qui pleurent, n'ayant point de pain.

— Dis-moi, maman, ma belle amie,
Qu'est-ce que j'entends frapper ici?
— Ma fille, c'est la procession
Qui fait le tour de la maison.

— Dis-moi, maman, ma belle amie,
Quelle robe prend-je aujourd'hui?
— Prenez le blanc, prenez le gris,
Le noir sera le plus joli.

— Dis-moi, maman, ma belle amie,
Quelle est cette tombe si jolie?
— Ma fille, je n'y puis plus tenir :
C'est la tombe de ton mari.

— Prenez la clef de mon château,
Pour faire nourrir mon fils Arnaud.
Mais, puisque mon mari est là,
Je veux mourir entre ses bras. »

(Communiqué par M. Daynard.)

XII.

Quercy (Sérignac).

Version patoise.

« Ma mèro, fasez mé lou lèt
Où sereï mort à metso-net.
Fasez lou naou, fasez lou bas,
Qué ma fenno z'entendi pas. »

Quand metso-net siet arribado,
S'il voit[1] le roi qui a trépassé.

« Digas, mama, digas, mimi,
Qué plourount tant aouei aici ?
— Ma fillo, podount bien plurer :
Leur père et mère ban enterrer.

— Digas, mama, digas, mimi,
Qué tustount tant aouei aici ?
— Ma fillo, soun les charpentiers
Qué né répassoun lou planché.

— Digas, mama, digas, mimi,
Quun habit prenne aujourd'hui ?
— Prenez lou blanc, prenez lou gris,
Si beau le noir, le plus joli.

— Digas, mama, digas, mimi,
Qual an enterrat aouei aici ?
— Ma fillo, bou l'eï toetsour catsé :
Sire le roi y an enterré.

— Tenez la claou dé moun oustal,
Tsamai plus you y tournarai.
— Ma fillo, anas tousour dé l'abant,
Prénez souén dé bostrés éfans. »

(Communiqué par M. Daynard.)

Voici enfin quelques fragments recueillis dans les papiers de la commission.

XIII.

Orléans.

Renaud a la chasse est allé
A la chasse du sanglier ;
Il a manqué le sanglier
Et le sanglier l'a tué.

« Renaud, Renaud, Renaud, mon fils,
Ta femme est accouchée d'un fils.

— Ni de ma femme ni de mon fils
Je ne saurais me réjoui ;
Dedans mes bras sur mes chevaux
Je tiens mes tripes et mes boyaux. »

(Envoi de M. Boucher d'Argis.)

XIV.

Auvergne.

Après le couplet : « Quelle robe prendrai-je aujourd'hui ? » il y a un chœur de paysans dans lequel ils s'informent de ce que sont les dames qu'ils voient passer. A une première question ils répondent :

---

1. Entendez *Voici.*

« Couï to feinno do qui ségnour
Qui eintchoravont l'autre djour. »

Vient alors le dialogue entre les deux femmes :

« Dites-moi donc, ma mère, ma mie,
Ce que disent tous ces gens ci ?
— Ils disent d'avancer le pas,
Que la messe nous n'aurions pas. »

Parmi les couplets de la fin, un a trait à l'aspect des tentures noires de l'église, etc. ; un autre raconte la visite au cimetière.

(Envoi de M. Tricottet.)

XIV.

Jura.

Renaud de la guerre s'en vint,
Tenant ses tripes dans ses mains ;
Sa mère qui était aux chambres en haut
Vit venir son fils Renaud.

XV.

Bretagne.

« Or dites-moi, ma mère, ma mie,
Pourquoi les sieus sounent ainsi ?
— Ma fille, on fait la procession
Tout à l'entour de la maison.

— Or dites-moi, ma mère, ma mie,
Quel habit mettrai-je aujourd'hui ?
— Prenez du noir, prenez du blanc,
Mais le noir est plus convenant.

— Or dites-moi, ma mère, ma mie,
Pourquoi la terre est rafraîchie.
— Je ne veux plus vous le cacher :
Votre mari est enterré. »

Gaston PARIS.

après maintenant. » Et resté avec sa femme il se réjouit de son double succès et fit bonne chère avec les provisions qu'il avait maintenant en abondance.

Recueilli à Vals (Ardèche) par Eugène ROLLAND [1].

VII.

LE GRAND LOUP DU BOIS

RONDE BRETONNE.

(Sur un air de chasse.)

1.

Le grand loup du bois est sorti (*bis*)
Qu'avait la goul' baiée — dondaine et dondon
Qu'avait la goul baiée — et la don.

2.

La plus bell' de mes brebis (*bis*)
Il me l'az emportée — dondaine et dondon
Il me l'az emportée — et la don.

3.

Le forestier du bois l'a ouï (*bis*),
Attira son épée — dondaine et dondon
Attira son épée — et la don.

4.

La gorge au loup il a coupée (*bis*),
La brebis s'est sauvée — dondaine et dondon
La brebis s'est sauvée — et la don.

5.

« Celui qui m'rendra ma brebis (*bis*)
Sera le mieux aimé — dondaine et dondon
Sera le mieux aimé — et la don.

6.

— Tenez, ma bell', votre brebis (*bis*).
— J'vous r'merci', forestier, — dondaine et dondon
J'vous r'merci', forestier, — et la don

7.

Quand je tonderai ma brebis (*bis*),

---

1. Ce conte réunit en un seul, assez malheureusement, deux récits dont nous trouvons des versions anciennes en français d'une part dans *Constant du Hamel*, d'autre part dans *le Prestre crucifié*. Voyez aussi *le Sculpteur et les Nonnes*, dans les *Contes* de Beaufort d'Auberval (Bruxelles, 1818) : l'auteur a sans doute puisé dans un récit oral qui représentait la transition entre l'ancien fableau du *Prestre crucifié* et celui qui a été fondu avec un autre pour composer le conte recueilli à Vals. — G. P.

Vous en aurez la laine — dondaine et dondon
Vous en aurez la laine — et la don.

8.

— Ce n'est point çà que j'demandons (*bis*),
C'est vot' p'tit cœur pour gage — dondaine et dondon
C'est vot' p'tit cœur pour gage — et la don.

9.

— Parlez plus bas, beau forestier (*bis*),
Mon père est en écoute — dondaine et dondon
Mon père est en écoute — et la don.

10.

S'il m'entendait parler d'amour (*bis*),
Il me battrait sans doute — dondaine et dondon
Il me battrait sans doute — et la don. »

(Ronde recueillie dans la forêt de Paimpont.)

Ad. ORAIN.

VII.

RONDES POPULAIRES

Recueillies en août 1881 *au Portrieux-Saint-Quay* (*Côtes-du-Nord*).

I.

Mon père n'avait pas
— La tire ton falladera ! —
Mon père n'avait pas
La valeur d'une guigne
— O gai ! —
La valeur d'une guigne.
Mais il a, qui vaut mieux,
En sa chambre une fille.
Il l'envoyit au bois
Pour cueillir la brasille.
Le bois était plus grand
Que la fille est petite.
Elle entre dans le bois,
Un bois de verte épine.
A la fraîcheur du bois
La belle s'est endormie.
Par le chemin passit
Une cavalerie.
Le premier qui passit
Dit : Voilà-t-une fille.
Le second qui passit
A dit : Elle est gentille.
Le troisième qui passit
A dit : Sera ma mie.
Il la prit et la mit
Sur son cheval gris.
Elle a fait sept lieues
Sans jamais rien lui dire.
Au bout des sept lieues
La belle se mit à rire.
Il lui a demandé :
Belle ! qu'avez-vous à rire ?
— Ah ! je vois le château
Où je fus élevée.
Ah ! je vois le berceau
Où j'ai été bercée !

II.

La fille au jardinier de Nantes
A de beaux bouquets à vendre.
— Allons ! gai lon dira ma don daine,
Toujours gai lon dira ma don dé. —
Elle 'n a de beaux bouquets à vendre,
Elle 'n a de vingt, elle 'n a de trente.
Elle 'n a de vingt, elle 'n a de trente.
Le fils du roi les lui marchande.
Le fils du roi les lui marchande :
De combien vos bouquets, charmante ?
De combien vos bouquets, charmante ?
— J'en ai de vingt, j'en ai de trente.
J'en ai de vingt, j'en ai de trente.
— Apporte-m'en de ceux de trente.
Apporte-m'en de ceux de trente.
Apporte là-haut dans ma chambre.
Apporte là-haut dans ma chambre.
A chaque marche le cœur lui tremble.
A chaque marche le cœur lui tremble.
Qu'avez-vous, belle, que cœur vous [tremble ?
Qu'avez-vous, belle, que cœur vous [tremble ?
— Ce sont les fièvres qui veulent me [prendre.
Ce sont les fièvres qui veulent me [prendre.
— Ça vous prend-il souvent, char- [mante ?
Ça vous prend-il souvent, charmante ?
— Ça me prend six fois la semaine.
Ça me prend six fois la semaine
Et le dimanche en récompense.

III.

La fille au roi de France,
— Digue don don ! —
La fille au roi de France,
— Digue don don ! —
Va-t-apprendre un métier,
— Digue don ma don daine ! —
Va-t-apprendre un métier,
— Digue don ma don dé.
A faire de la dentelle,
La faire, la laver.
Son battois était d'or,
Son lavois argenté.
Au premier coup qu'elle frappe,
Le battois a sonné.
Au deuxième coup qu'elle frappe.
Son battois a cassé.
Au troisième coup qu'elle frappe,
Ses anneaux sont tombés.
Elle s'assit sur la roche,
Sur la roche à pleurer.
Par le grand chemin passe
Un cavalier botté.
Lui a demandé : Belle !
Qu'avez-vous à pleurer ?
— Sont mes anneaux de noce,
Dans la mer sont tombés.
— Que donneriez-vous, belle ?
J'irai vous les pêcher.
— J'ai cent écus en bourse ;
V'en aurez la moitié.
Le garçon se débotte ;
Dans la mer a plongé.
Le premier tour de nage,
Il les entend sonner.
Le deuxième tour de nage,
Les apporte o le pied.
Le troisième tour de nage
Le garçon s'est noyé.
Va-t-en pas dire au père
Que je me suis noyé.
Va-t-en plutôt lui dire
Que je suis marié
A la plus belle fille
Qui soit en l'évêché.
Elle a les mains plus blanches
Qu'une feuille de papier.
Elle a les cheveux jaunes
Et les sourcils dorés.
Elle a les joues plus rouges
Que roses au rosier[1].

IV.

Bonjour ! petit bonhomme, — lon la !
Bonjour, petit bonhomme !
Je suis venu vous demander
Si v'ez[2] des filles à marier.
Si v'ez des filles à marier.
— Ah ! oui, oui, j'en ai-t-une.
Elle est là-bas dans le verger :
Allez vous-en lui demander.
Allez vous-en lui demander.
— Bonjour, jeune brunette,
Je suis venu te demander
Si tu voulais te marier.
Si tu voulais te marier.
— Faut parler à mon père,
A ma mère, à tous mes parents,
Pour savoir s'ils sont consentants,
Pour savoir s'ils sont consentants.
— J'ai parlé à ton père,
A ta mère, à tous tes parents :
Ils y sont tous bien consentants,
Ils y sont tous bien consentants.
— Faut aller boire bouteille.
Comme la bouteille finissait,
Le petit bonhomme s'en dédisait.
Le petit bonhomme s'en dédisait.
— Tu n'auras pas ma fille ;
Ma fille est riche, elle a du bien
Ce n'est pas pour toi qui n'as rien.

1. Cf. le texte incomplet publié dans la *Romania*, juillet 1881, p. 409, et aussi p. 375 (Ch. pop. du Calvados).
2. Si vous avez.

V.

Il était un petit bonhomme,
— Tum, tum, tum, la déra ! —
Il était un petit bonhomme.
De grand matin se leva.
Prit sa pioche sur son épaule,
A son travail s'en alla.
Laissa sa femme couchée :
— Lève-toi quand tu voudras.
Il était bien neuf heures sonnées,
Son dîner n'arrivait pas.
Piqua sa pioche dans la terre,
A son logis s'en alla.
Trouva sa femme couchée,
Un gros moine entre ses bras.
Prit une grosse trique de chêne
Le gros moine il assomma.
— Ta soupe est là sur la table
Mange-là quand tu voudras.
Il y avait plus de mille mouches
Et autant de gros limas[1].

J. TAUSSERAT.

VIII.

SUR LE CRÉOLE DE LA RÉUNION.

M. Julien Vinson a publié récemment dans la *Revue de linguistique*, comme spécimen du français créole d'un nègre mozambique[2] habitant l'île de la Réunion, une anecdote qui commence à peu près comme la nouvelle de Chichibio dans Boccace (VI, 4), mais qui se termine par une pointe beaucoup plus faible. Je retrouve cette anecdote dans les matériaux que je dois, par l'entremise amicale de G. Paris, à l'obligeance de quelques personnes résidant à la Réunion ; il me semble utile de faire connaître cette variante.

Un planteur, chez lequel nous dînions, avait bien recommandé à son cuisinier de faire un excellent *carry* de l'un des chapons qu'il engraissait depuis deux mois. L'ordre fut exécuté, mais le planteur s'aperçut en servant qu'une cuisse de la volaille avait disparu. « Qu'on appelle Charlot, » dit-il. « Dis-moi, Charlot, depuis quand les chapons n'ont-ils qu'une cuisse ? — Si pas, moussié ; çapon-là pét-être li malade. — Malade ou non, il devait avoir ses deux jambes. — Bébête-là, moussié, li en vét à moi ; l'a cace son patte, ça pour faire gagne à moi li fouet. — Tu as mangé la cuisse du chapon ? — Bondié pini à moi, moussié, si moi l'a manzé. — Si tu me dis la vérité, il ne te sera rien fait. — Ah ! moussié mon maître, grand malhér l'a arrivé ! moi l'était pour faire bouille marmite, vous connaît ; à c't'hère, la cuisse çapon l'a sourti

1. Limaçons.
2. Il faut lire en effet dans le titre, comme me l'indique M. Vinson lui-même, « d'un Mozambique » pour « du Mozambique », et de même p. 331, l. 1, « noir mozambique » au lieu de « nègre malgache ».